

II. Eerste Wereldoorlog / Première Guerre mondiale

SOPHIE DE SCHAEPDRIJVER

«De Grootte Oorlog. Het Koninkrijk België tijdens de Eerste Wereldoorlog»

Amsterdam, Atlas, 1997, 365 p.

Depuis plusieurs années, l'étude de la Première Guerre mondiale connaît un profond renouvellement de ses approches et de ses méthodes. Sous l'impulsion des historiens de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne (Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Gerd Gru-meich,...), les recherches s'organisent autour du concept de 'culture de guerre', défini comme l'ensemble des représentations, des attitudes et des pratiques de 1914 - 1918 ¹. Rapidement, ce concept a conduit à l'exploration de champs de recherches jusque-là ignorés, méconnus ou dédaignés. Citons à titre d'exemple, les études d'Annette Becker ou de Jay

Winter consacrées à la mémoire et à la commémoration du conflit ². Curieusement, les historiens belges sont demeurés en retrait de ce mouvement. La parution de l'ouvrage de Sophie de Schaepdrijver devrait en partie gommer cet isolement et annoncer de nouvelles recherches.

Ouvrage de synthèse destiné à un public averti, mais aussi à des hommes et des femmes passionnés à leurs heures perdues par l'histoire, il souffre des difficultés du genre : un appareil critique réduit à sa stricte nécessité, une bibliographie sommaire bien que commentée et une mention des sources insuffisante. En outre, les puristes reprocheront l'absence d'une véritable introduction, ce qui rend difficile la perception, voire la compréhension des objectifs de l'auteur. Une fois ces désagrèments surmontés, il reste un ouvrage efficace et nuancé.

Profitant de fructueuses recherches menées aux Etats-Unis (*Hoover Institution Archives, National Humanities Center*), Sophie de Schaepdrijver invite en dix chapitres à la découverte des deux Belgique qui coexistèrent pendant la guerre : la Belgique libre et combattante (Sainte-Adresse, le front de l'Yser) et la Belgique occupée, résistante et collaborante. Elle adopte une approche originale et séduisante. Dans un premier chapitre ('*Voor de storm*' : *Belgie in 1914*), elle examine l'identité de cette Belgique qui sera entraînée dans la guerre. Soulignant que la

1 "Epilogue", in *14 - 18 la très grande guerre*, Paris, Le Monde Editions, 1994, p. 258.

2 JAY WINTER, *Sites of memory. Sites of mourning. The Great War in European cultural history*, Cambridge, Cambridge University Press, X-310 p.; ANNETTE BECKER, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire*, Paris, Armand Colin, 1994.

période 1870-1914 est celle de l’“Age des Empires”, se référant en cela à l’historien britannique Hobsbawm, l’auteur s’interroge sur la pertinence de cette notion pour la Belgique. Premier constat : notre petit pays, suite à l’acquisition des possessions africaines en 1908 et à son activité économique intense, appartient au club des nations riches et développées. Deuxième constat : cette situation favorise parmi les élites financières et économiques du pays l’émergence d’un sentiment impérialiste. Ce sentiment est-il générateur d’une identité belge ? Reprenant Henri Pirenne, Sophie de Schaepdrijver présente les signes non d’une identité belge, concept trop rigide, mais d’une civilisation (*Belgische beschaving*) qui s’exprime au travers d’une production littéraire et de cercles intellectuels. Sentiment diffus donc qui situe dès lors la Belgique en retrait des autres nations à l’identité plus nettement marquée (France, Allemagne, Angleterre). Élément déterminant lorsqu’il s’agira d’évaluer la pertinence du concept de ‘culture de guerre’ pour un pays comme la Belgique. Véritable matrice de la synthèse, ce premier chapitre accorde une large place à l’évocation de la question linguistique et de son évolution dans les années d’avant-guerre, choix judicieux qui permet de comprendre les tensions qui vont surgir dans et de la guerre.

Après un bref chapitre consacré à l’invasion, Sophie de Schaepdrijver évoque principalement la situation des territoires occupés (Chapitre IV : *‘Een psychologisch raadsel : de bezetting, 1914-1916*, Chapitre

V : *‘Wij zijn Germamen, geen Latijnen’ : Vlaamsgezinheid en Flamenpolitiek, 1914-1916*, Chapitre VII : *‘Triomf der brutale macht ? De bezetting in de tweede helft van de oorlog*, Chapitre VIII : *‘Een hellend vlak’ : activisme en collaboratie, 1916-1918*) ne consacrant qu’un seul chapitre au Front de l’Yser (Chapitre VI : *‘De Ijzer’ : Het Belgische front in de stellingoorlog (november 1914 - september 1918)*). Tout au long de ces chapitres, les éléments bien connus de cette période - le régime d’occupation, les problèmes de ravitaillement (Comité national de Secours et d’Alimentation), de déportation, de résistance (civile et administrative) - sont largement évoqués. Bien que faisant l’objet d’un seul chapitre, la partie consacrée au front de l’Yser est l’occasion de rappeler les mutations de l’armée belge, mais surtout de mettre en évidence une source méconnue, et ce malgré les efforts du Musée de l’Armée de Bruxelles, la presse de tranchée³.

L’originalité de la synthèse réside dans la large place accordée à la question flamande et à l’évolution du sentiment patriotique, tant dans la partie occupée du pays qu’au sein de l’armée. Conséquence des interrogations politiques du temps, mais aussi et surtout signe d’une nouvelle approche construite autour des représentations et des mentalités, Sophie de Schaepdrijver livre un travail nuancé et approfondi. Elle constate dès le départ l’immense sentiment patriotique qui a traversé le pays et illustre son propos par l’exemple de l’engagement comme volontaires de jeunes issus de milieux flamingants (p. 61)

3 F. BERTRAND, *La presse francophone dans les tranchées*, Bruxelles, 1971; G. BULTHE, *De Vlaamse loopgravenpers tijdens de eerste wereldoorlog*, Bruxelles, 1971.

ce qui exprime cette *Belgische beschaving* évoquée en introduction. Toutefois, les revendications flamandes d'avant-guerre vont émerger avec plus de force d'une part, parce qu'elles seront instrumentalisées par les Allemands (*Flamenpolitik*) et d'autre part, parce que les conditions de vie sur le front exacerberont les revendications des soldats flamands commandés par des officiers francophones. Pour le pays occupé, Sophie de Schaepdrijver invite à examiner la relation difficile entre les aspirations flamandes d'une partie de la population (*Vlaamsgezindheid*) et la *Flamenpolitik* allemande. Confrontation intéressante qui permet de distinguer les aspirations et les volontés différentes des Activistes (*Activisten*), des Passifs (*Passieven*), mais aussi des soldats flamands sur le Front.

L'émergence de la question flamande au cours de la guerre pose la question du rôle de la guerre dans la société belge. La conclusion s'ouvre d'ailleurs sur une interrogation : la guerre constitue-t-elle un héritage commun ? Le suffrage universel masculin et la victoire des socialistes aux premières élections d'après-guerre marquent la constitution d'une famille socialiste puissante et structurée autour d'un parti et de forces syndicales. Les masses tirent profit de leur effort de guerre (p. 300). A l'inverse, les soldats flamands, les 'frontistes', doivent constater l'hostilité d'une grande partie de la population de leur région face à leurs revendications. Les aspirations flamandes ont été trop liées à la volonté de l'occupant. Ceci n'empêche pas la constitution d'un puissant groupe de pression autour des revendications flamandes (question des langues, enseignement). La résistance francophone à toute évolution dans ces matières favorisera dans

l'entre-deux-guerres le rapprochement paradoxal entre anciens activistes et le parti frontiste. Progressivement, constate l'auteur, les aspirations flamandes seront rencontrées. Ainsi en 1930, l'université de Gand passe sous régime linguistique flamand, choix approuvé par une très large majorité parlementaire. Sophie de Schaepdrijver y voit un signe de l'héritage commun de la guerre : à la notion libérale de patrie basée sur la pleine et totale liberté succède un esprit patriotique émancipé où la reconnaissance de deux langues officielles n'est plus seulement un droit, mais se marque dans les faits.

Frédéric Dauphin